

Zénaïde allait et venait à travers l'appartement ; elle ramassa vêtements, sous-vêtements et magazines jetés pêle-mêle sur son lit, sandales et plateau-télé qui traînaient par terre, alluma un cône d'encens dans une coupelle métallique, glissa un CD dans sa grosse chaîne hi-fi qui ressemble à l'ordinateur de bord du Millenium Falcon. Elle était toute nue et me laissait admirer son beau corps lisse et bronzé. Elle ne chaussait même pas ses superbes mules Prada recouvertes de strass rosé ; du coup, elle faisait plus petite, plus compacte, presque dodue. Ses yeux immensément bleu turquoise (elle portait des lentilles de couleur) et surtout sa bouche aux lèvres idéalement pulpeuses renforçaient cette impression. Son nez court et finement dessiné était d'une parfaite symétrie. Les narines étaient délicates, palpitanes ; elles faisaient penser à des pétales, à des ailes de papillon. Sur un mur de sa chambre, il y avait deux toiles grand format : une jeune fille en robe et des tournesols dans un vase, une jeune fille nue et un chat, dans des teintes rose et jaune paille.

– Les *Nocturnes*, de Chopin. Tu connais ? Je pense que ça te plaira.

C'est une très belle femme. Le modelé délicat de ses pommettes légèrement proéminentes, symétriques elles aussi, ajoutait une touche exotique, comme une réminiscence chinoise ou mongole. Ses prothèses gâchaient un peu sa plastique, à cause du relâchement de la peau au niveau des aisselles. Elle m'avait montré qu'elle pouvait les déplacer de quelques centimètres à gauche et à droite. Ça le fait aussi à Zaza ; je n'aime pas quand je la vois remettre en place, furtivement, l'une de ses prothèses qui a glissé hors du bonnet de son soutien-gorge. Zénaïde se promenait d'une pièce à l'autre, passait et repassait devant moi ; sa nudité n'était pas gênante, elle paraissait naturelle, presque banale, comme chez ces filles qui ont l'habitude de passer beaucoup de temps à poil. En sortant de la douche, encore ruisselante, elle avait jeté sa serviette de toilette sur le fauteuil. Zénaïde accorde beaucoup d'importance à l'hygiène corporelle. Elle me donnait à regarder ses seins, ses fesses, ses courbes si séduisantes et son sexe touffu et le peu de cellulite qu'elle avait aux cuisses. Franchement, je la trouvais bien foutue. Elle était encore comme dans les *Paris Match* et les *Gala* d'il y a quelques années, sur les photos des paparazzi : solaire, tropézienne, chic. Les photos la montraient allongée sur un transat sur le pont d'un yacht, assise au bord d'une piscine à Ramatuelle, surprise à la sortie d'une boutique d'Antibes ou sur les marches du casino de Monte-Carlo ; il y avait toujours un homme dans les parages, un dignitaire de la Gazprom en lunettes noires sur le transat d'à côté ou une vedette du show-biz dans un cabriolet à deux places ou un bras poilu et une Rolex posés sur ses épaules. C'est cela qui me gênait, quand je feuilletais ces magazines : la délicieuse Zénaïde était là comme un accessoire décoratif de la jet-set, en qualité de « fiancée », de « muse ». On l'appelait

la « poétesse transsexuelle », « l'Aphrodite du Belvédère ». Elle souriait, elle posait, elle était partie prenante de ce business médiatique : ici en bikini, là en hippie de luxe ou en robe de couturier pour un gala de bienfaisance. Toujours glam, gentiment kitsch. Elle avait eu sa double page dans *Elle*, son talk-show pendant une saison sur une télé payante. Elle avait participé à un spot télé d'une campagne de lutte contre le sida. Elle bronzait aux Canaries ou à Phuket, skiait à Gstaad, se reposait à Marrakech. Une « pétasse », disait Zaza quand elle était en colère contre elle. Et pour moi elle n'était qu'une fille entretenue, qui passait à la télé dans les émissions rires et paillettes les plus débiles et qui couchait pour le fric.

Elle apporta sur un plateau une petite théière japonaise en fonte et un bol, qu'elle posa par terre, sur le sol dallé, au pied du canapé en osier où j'étais assise.

– C'est un mélange appelé Kama-sutra ! dit-elle en me servant. Du thé rouge et des épices. Sensuel et coquin, paraît-il. Tu m'en diras des nouvelles.

Elle-même trempa ses lèvres dans une flûte de pétillant et la posa ensuite sur le dessus en marbre de sa commode de chevet. Elle s'était démaquillée ; il ne lui restait qu'une trace de khôl sous les yeux. Sa chambre était la pièce principale de son appartement, dans un vieil immeuble de la rue de la Rôtisserie occupé au rez-de-chaussée par un bistrot appelé La Serrurerie, où nous avons dîné ensemble. Le lit, recouvert d'oreillers et de coussins de toutes tailles, y tenait la vedette : c'était un lit pour dormir, pour grignoter, pour lire, pour travailler, pour paresser, sans doute aussi pour s'amuser. Il y avait devant la fenêtre une toile apprêtée sur un chevalet, un tabouret à vis, une palette sur une console, des tubes de peinture à l'acrylique, des pinceaux et des couteaux dans un pot. Des livres et des magazines un

peu partout. Une raquette de tennis dans sa housse, des haltères de deux cent cinquante grammes, des chaussures de jogging. Des verres et des tasses et des soucoupes sales. Zénaïde ramassa encore deux espadrilles qu'elle balança au fond de sa penderie ; je sentis qu'elle en avait marre de ranger.

– Cette chipie d'Anne-Bérangère, dit-elle, raconte partout que mon coffret à bijoux ne contient que du toc et que la plupart des fringues de ma penderie sont des contre-façons. Si tu es capable de garder un secret, je t'avouerai que ce n'est que partiellement faux. N'empêche. Elle me le paiera.

L'appartement était situé au dernier étage, côté cour. Zénaïde louait comme Zaza et moi un logement médiéval du secteur sauvegardé : poutres apparentes, sol dallé en pierre naturelle, calepiné à la Richelieu. Le mur donnant sur la cour intérieure était en pierre de tuffeau et une seule haute fenêtre y prenait jour. Deux marches et une cloison à colombages en briques roses séparaient la chambre (de loin la pièce la plus spacieuse) d'une espèce de boudoir, qui baignait dans une pénombre permanente. Là, c'était chauffeuse et chiffons, ambiance papotages entre nanas. Hermès, le caniche, y dormait sur un gros coussin de sol. La salle de bains, attenante à la chambre, contenait une splendide cabine de douche à fermeture en quart de cercle et une colonne de jets d'hydromassage. Carrelage à petits carreaux basalte et framboise, très tendance. Et Zénaïde l'avait pour elle toute seule ! « La chanceuse, » me dis-je. Ce que je n'avais pas immédiatement remarqué, c'était la présence des miroirs. Il y en avait partout, rectangulaires, ovales, entourés de cadres décoratifs, comme pour ressembler à des tableaux et se fondre dans le décor. Une magnifique psyché de forme ovale occupait un angle de la

chambre. Nos reflets rendus flous par la lumière trop faible nous suivaient pas à pas à travers l'appartement, comme des doubles silencieux et brouillés, enfermés dans leur prison spéculaire.

Zénaïde étendit un drap de bain sur son lit et s'allongea sur le ventre. Elle posa une joue sur ses bras repliés. Elle avait remonté ses cheveux en chignon, percé par un long pic en bois. Elle regardait du côté du mur. Ou peut-être qu'elle fermait les yeux.

J'aimais bien Chopin : c'était comme une bise légère qui ride la surface d'un étang, qui froisse les feuilles d'un peuplier. J'imaginai de longs doigts délicats et vigoureux sur un clavier d'ivoire et d'ébène. J'aimais aussi que Zé ne dise rien, qu'elle attende. Que du temps passe entre elle et moi, qu'elle se prépare et moi aussi. Je m'approchai. Assise au bord de son lit, je survolai le long paysage brun et blond doré qui s'étendait devant mes yeux, ses dénivelés, sa succession de dunes douces et tendres, la longue crevasse au milieu de son dos, les collines rebondies et symétriques de ses fesses. Elle me confiait l'émouvant mystère de sa nuque, les flétrissures qui ridaient ses cuisses, l'usure prononcée du talon. Les chevilles et les orteils souffraient des chaussures à talons. Le cône d'encens finissait de se consumer ; une fumerolle se dissipait dans la pénombre. Je recouvris les fesses de Zénaïde d'une serviette de toilette propre. Les doigts de Chopin couraient sur les notes ; la lune luisait dans un rectangle de nuit bleue, derrière la fenêtre entrouverte. Je m'enduisis les mains de baume au beurre de karité et à la fleur d'oranger.

– J'aime mon corps, disait Zénaïde.

C'était au restaurant, en bas de chez elle, au moment du dessert : je dégustais mon sorbet kiwi-céleri pendant qu'elle touillait son café. Ce restaurant n'a pas de concept bien

défini : zen fooding, jus de carotte et ciboulette, salade d'avocat et tofu, de pastèque et de crevettes, boulgour. Du Jean-Michel Jarre en musique d'ambiance. Zénaïde était d'humeur à ne pas jouer à la star, même si le serveur et le type d'à côté n'arrêtaient pas de reluquer son décolleté. Elle ne leur prêtait aucune attention. Elle portait un top Kookaï bleu pétrole à fines bretelles qui faisait comme un magnifique écrin à ses beaux seins bruns et parfaitement ronds.

– J'aime mon corps, disait-elle. Mon corps, ce n'est pas moi : je le porte comme un vêtement. Comme un costume. Ma peau, c'est en fait une deuxième peau. Une enveloppe. La nana qui s'appelle Zénaïde, elle est derrière, on ne la voit pas. Ni toi ni personne n'a jamais vu la vraie, l'authentique Zénaïde. Même moi, je n'ai jamais vu qu'un chantier, un *work in progress*.

Elle continua, pensive, peut-être nostalgique :

– On est toujours dans l'artifice et la triche, quoi qu'on fasse. Une femme trans, par définition, c'est une femme qui n'en est pas une. Qui n'en sera jamais tout à fait une. Même celles qui te jurent qu'elles ont ça dans le sang depuis leur plus tendre enfance, il faut quand même qu'elles passent par les hormones et le bistouri et le silicone, et, qu'elles le veuillent ou non, elles se fabriquent une pseudo-féminité qui n'est jamais qu'une prothèse à leur mal de vivre. Nous en sommes toutes là. Tous ces discours sur la trans-identité et la trans-féminité, ça sert surtout à occulter que nous dépendons entièrement des dermatos, des chirurgiens et des pharmaciens. Notre « trans-féminité », elle est à base d'Estrofem® et d'autogreffes de cellules graisseuses et de toxine botulique. Tout le reste, c'est du blabla. Ensuite c'est une question d'habitude. Au bout d'un certain temps, on finit par s'accepter. Plus ou moins. Si on a de la chance, on arrive même à s'aimer.

Zénaïde se tut un instant et suçota sa petite cuiller, songeuse. Je grignotais un gressin au sésame. Le sorbet kiwi-céliéri n'avait pas beaucoup de goût ni de consistance.

– J'ai fait le même choix que la chanteuse Cher ou que la plus-que-parfaite Gia Darling, continuait Zénaïde. Gia, la « Barbie transsexuelle » en est à sa quarante-quatrième opération de chirurgie esthétique, aux dernières nouvelles. Je ne battraï pas son record. Quand même, j'ai fait refaire le nez, la bouche, les nichons, le ventre, les fesses... Je ne te parle pas de ma zézette, c'est une autre problématique... Une fois qu'on a mis le doigt dans l'engrenage, c'est foutu : on en veut toujours plus. C'est une drogue. On programme une lipostructure, une injection de collagène, un peeling. Ça occupe, remarque. Et surtout, ça marche ! Quand je me regarde dans un miroir, il y a une image qui me sourit et qui me dit : « Je suis toi. » Et je peux lui répondre : oui, tu es moi et c'est toi que je veux être. Et ce n'est pas un problème. Je te jure que ce n'en est pas un. Être une image, ça me va très bien.

Elle reposa sa petite cuiller dans la tasse en haussant une épaule, agacée comme si elle allait se contredire.

– En même temps, en disant cela on passe à côté de l'essentiel, soupira-t-elle. Cette légère euphorie quand on enfle son soutien-gorge. Quand on passe le bâton de rouge sur ses lèvres. On marche dans la rue et soudain on s'arrête net devant une vitrine parce qu'on a aperçu derrière les mannequins et les reflets superposés, au fond de la boutique, la petite robe noire... Cette sensation, comment dire ? D'être d'accord avec soi-même. La *congruence*, dirait Anna-Lisa. L'harmonie. Cette sensation inattendue d'être soi.

Elle me raconta une anecdote :

– Un psy m'a dit un jour : « L'Autre, c'est toi-même : c'est ça qui te pose problème. » Quand il prononçait « l'Autre »,

on sentait bien le A majuscule et toute la métaphysique qu'il y a derrière. Ce jour-là, j'ai compris que ce type était dépité parce que l'Autre, ce n'était pas lui. Il m'en voulait parce que je ne lui faisais pas ce qu'il savait que je faisais à d'autres. C'est ça, un mec : il ramène tout à sa quèque. C'est l'alpha et l'oméga du mâle, c'est toujours là qu'il veut en arriver, même s'il appelle ça « phallus » ou « mise en acte ». Au final, il veut se faire...

Culture Club venait de remplacer Jean-Michel Jarre et pendant un instant je prêtais l'oreille à Boy George. C'était leur chanson que je préfère, *Do You Really Want to Hurt Me*. Je ne voulais pas entendre Zénaïde dire « sucer et te la mettre ». J'ai quand même entendu.

Elle avait la peau fine et ferme. J'effleurais son dos, ses flancs, le haut de ses cuisses. J'étais surprise par la souplesse de sa peau. Zénaïde s'abandonnait au glissement de mes doigts, à leur pression d'abord faible, graduellement plus forte, plus enveloppante. Sa confiance me touchait. Son dos était magnifique : de la soie. Parsemé de toutes petites taches roses et brunes. Les zones de tension se trouvaient plutôt au niveau des lombaires, des mollets. Les talons n'étaient pas beaux : violacés, desquamés, pas mal de corne.

ZÉNAÏDE : Être moi, c'est un métier. C'est un travail à plein temps, je te promets. Le matin, il me faut trois heures pour me rendre présentable. J'ai envie de dire comme Ru Paul : s'il le faut, en cas d'urgence absolue, je peux être prête en une heure et demie. Tu as vu ma tronche ? Il y a du boulot, je t'assure. Gymnastique, ravalement de façade, maquillage... Ça me prend un temps fou. Et puis, on est entre filles : j'ai mon quart d'heure de dilatation. Ma vagino, ça fait un bail. En ce temps-là, on appelait ça « l'opération », on allait à Casablanca. La technique n'était pas au point comme aujourd'hui. Je dois lubrifier et dilater tous les jours.

Tu me diras, un quart d'heure, ce n'est pas la mer à boire. Mais il faut le faire... J'avais une bonne copine, une fille de Buenos Aires qui s'appelait Lola Mercedes. Une nana somptueuse. Belle à mourir. Elle est morte d'une overdose, quelques années plus tard. Quand je l'ai connue, je te jure que c'était une beauté à la Gina Lollobrigida. Elle avait des yeux, une bouche... Et un cœur d'or. Réellement gentille et généreuse. Une frangine. Elle dansait au Carrousel quand je l'ai connue. Moi, j'étais partie de chez ma mère, je traînais à Pigalle, au Quartier latin. Elle m'a décroché un rôle de figurante ; c'est comme ça que j'ai survécu pendant des années, pendant toute ma transition en fait. J'ai travaillé au Paradis Latin, au Casino de Paris. Maquilleuse, danseuse parfois. Je n'étais pas très douée pour la danse, et pas du tout pour chanter en play-back. Donc je montais rarement sur les planches ou alors juste pour montrer mes jambes et me trémousser un peu entre deux sketches. Mais je m'amusais comme une folle. Je traînais aux Beaux-Arts, je griffonnais des poèmes sur des serviettes en papier, je ne dormais jamais. La vie d'artiste. On faisait aussi de la politique. On militait, on faisait toutes parties d'un comité ou d'une coordination. On défilait de Bastille à République, en queue de cortège, entre les femmes du MLF et les anarchistes encagoulés. J'étais mignonne, j'étais devenue la chouchoute des photo-reporters. Sur ma première photo dans *Match*, on me voyait les cheveux bleus, un sein nu sous mon blouson d'aviateur, un cahier Clairefontaine serré sur ma poitrine, déambulant au milieu des gaz lacrymogènes et des casseurs qui lançaient des cailloux sur les gendarmes. C'est comme ça que je suis devenue la « poétesse transsexuelle ». Une vedette européenne, comme Coccinelle ! Enfin, une Coccinelle à la mode punk-rock... J'ai lu mes poèmes dans la fontaine de

Trevi à Rome, j'ai tagué le mur de Berlin... Si, je te jure! Je me souviens même que cette nuit-là j'ai dormi sur un banc de la gare du Zoo et j'ai failli me faire dépouiller... Un jour j'en ai eu marre de squatter une chambre de bonne et de me faire piquer mes plaquettes de pilules. Je n'avais même pas obtenu ma licence, pour te donner une idée de mon niveau. J'ai appris par ma sœur, un peu par hasard, que ma mère avait le cancer. Elle avait quarante-huit ans. Elle ne me l'avait pas dit. Elle était déjà toute maigre, toute grise, c'était affreux. Elle ne parlait presque plus. Et la mort de Lola, presque en même temps. On n'a jamais trop su si c'était accidentel ou volontaire. Elle s'était mise avec un réfugié argentin qui dealait, tapinait. Je ne te dis pas le coup de blues. Au fait, ce Kama-sutra?

Je mis deux secondes à comprendre qu'elle parlait du thé.

– Bon. Très bon. Merci.

Chopin tournait en boucle; dans la rue, un type hurlait des insanités. Des gouttelettes de sueur perlaient sur la nuque de Zénaïde, sur le fin duvet de ses aisselles. Je lui massais la zone lombaire, la plus difficile. La pulpe de mes pouces s'enfonçait dans sa chair soyeuse jusqu'à ce que la tension cède. Elle avait un duvet décoloré sur la zone du coccyx, jusqu'à la naissance des fesses. À la finesse et à la propreté de sa peau (pas le moindre comédon!), on sentait bien qu'elle prenait un soin méticuleux de son corps.

ZÉNAÏDE : En ce temps-là, et ce n'est pas si loin, une fille TS avait le choix entre le trottoir ou se faire entretenir par un golden boy. Je caricature à peine. Le show-biz, les paillettes, on n'en vit pas. C'est bon tant que ça dure. Le champagne coule à flots. Tout est facile. On rencontre des vedettes, des vicomtes, des grosses fortunes. On ne paie jamais. On reçoit toujours des cadeaux. Sauf que ça ne

mène nulle part. Et puis la fête vire au cauchemar ; trop de drogues trop dures, le sida, les enterrements dans des cimetières de banlieue. Un beau matin on se sent toute drôle ; on a envie de se caser. On se met à penser à ses vieux jours et on s'étonne de cette expression, « mes vieux jours », quand on la prononce devant sa meilleure copine. Et justement, il y a un type qui vient d'entrer au conseil d'administration de la banque Crésus et frères et qui s'offrirait bien une maîtresse *originale*. Et toi, tu as vingt-huit ans et les dents encore blanches et tu te dis : « Pourquoi pas ? » Et cette nuit-là, tu es câline et enjôleuse. Et tu te marres, parce que c'est si facile d'ensorceler un homme. Même si au départ je n'aimais pas les hommes plus que ça. Je préférerais les copines, celles qui te prêtent une jupe et qui te dépannent quand tu n'as plus un rond. Les bavardages toute la nuit, dormir ensemble sur le canapé, ça me suffisait. Les hommes, on finit quand même par y prendre goût. Ils ont toujours du fric. Ils roulent dans de belles bagnoles. Ils t'invitent au restaurant. Ils descendent dans des palaces. Ils font de toi une princesse. Tu as un chéquier, une carte de crédit. Un Russe que tu connais depuis trois semaines t'offre une New Beetle jaune tournesol pour ton anniversaire. C'est dingue, parfois on se pince parce qu'on croit rêver. Mais la concurrence est rude : il y a toujours plus jeune, plus exotique, plus vicieuse. On a intérêt à se battre pour défendre son bifteck. D'ailleurs on n'a pas l'impression de se faire entretenir, parce qu'on n'arrête pas : le shopping, l'esthéticienne, les défilés de mode, les rendez-vous sexe de cinq à six, les vernissages, les cocktails, les boîtes de nuit à la mode, les week-ends à Deauville et au Cap-Ferret, la Côte d'Azur en été, la Suisse en hiver... Je te jure que parfois on aimerait rester à la maison, laver les carreaux et repoter ses bégonias.

D'accord, ce n'est pas l'usine. Ni du secrétariat trilingue. C'est juste qu'à la longue on devient doucement cinglée.

Elle se retourne, sur le dos, et je lui demande de laisser ses pieds dépasser du lit. Je m'agenouille sur une serviette de toilette pliée en quatre. En se retournant, Zénaïde a fait glisser sur son pubis la serviette qui était sur ses fesses. Elle a des pieds assez grands pour une fille (elle chausse du 40 ou du 41), plutôt petits pour une trans. Je commence à palper son pied droit. La peau est fragile, dure et craquelée le long de la plante. Les veines, petites et violettes, sont très voyantes autour des chevilles. Dès que j'accentue la pression de mes pouces, un soupir m'indique que c'est douloureux. « Allons-y mollo », me dis-je.

ZÉNAÏDE : Mon père était cheminot à Saint-Pierre-des-Corps. Un malade mental. Dictatorial, jaloux, querelleur. Ma mère était sa marionnette, il tirait les ficelles. Elle obéissait, elle subissait en silence. Soumise. Catatonique. Elle avait peur. Pour elle, pour ses enfants. J'ai une sœur cadette. C'est seulement plus tard que j'ai compris. Pour la consoler et pour m'occuper, je travaillais bien, j'étais premier de classe. J'aidais ma petite sœur à réciter sa leçon, je ne faisais jamais de bêtises. Sauf pipi au lit, jusqu'à douze ans. Je lui en voulais beaucoup, à ma mère, de tout endurer, de ne jamais se rebeller. Elle disait : « Votre père est fatigué » ou « Votre père a des soucis ». Il la maltraitait. Peut-être qu'il la frappait ; ça, je n'ai jamais su. Ce qui est sûr, c'est qu'elle a fait plusieurs fausses couches. Un jour, elle saignait beaucoup, il a refusé d'appeler le médecin ; il estimait que ça n'en valait pas la peine. Elle a fini par demander le divorce. Il ne voulait pas. Il était devenu « chef de district » ou une quelconque fonction de cet acabit ; il ne supportait pas qu'on lui tienne tête. Il la menaçait, la harcelait. Un malade. Il a toujours refusé de payer la pension alimentaire.

J'en arrive à me dire qu'il aurait fallu le faire interner. Je ne l'ai jamais revu. Il est peut-être encore en vie, ça ne m'étonnerait pas. Ma mère a fait du secrétariat. On habitait un logement miteux à la Ville-aux-Dames. Elle n'arrivait jamais à joindre les deux bouts. On a déménagé à Joué, dans les barres. On vivotait. Ce n'était pas la misère, c'était la gêne permanente. Si tu as besoin d'un Kleenex, il y en a là... Non, je rigole et pourtant ce n'était pas la joie. Ma mère en a bavé toute sa vie. Moi je n'en pouvais plus. J'ai fait deux ou trois conneries. J'étouffais. Je me maquillais en cachette, je piquais des collants à ma mère, des culottes à ma frangine. Le quartier devenait de plus en plus pourri; c'est à ce moment-là que la drogue a commencé à circuler en grosses quantités. Ça me faisait très peur; je me disais que, si j'y touchais, je plongerais à fond là-dedans, et ce n'était pas cela que je voulais. Un copain m'a emmenée en voiture à Paris. Je l'ai plaqué porte d'Orléans, parce qu'il commençait à m'emmerder. J'ai couru jusqu'à la station de métro, je savais qu'il fallait descendre aux Halles. Une fois qu'on est aux Halles, on apprend vite.

Je pétrissais doucement les pieds de Zénaïde. On aurait dit que toute sa souffrance était là, concentrée dans ses pieds. La nuit se glissait dans la chambre par la fenêtre ouverte; la nuit, c'était la proximité du ciel, des notes de Chopin cristallines et assourdies, c'était la souffrance de Zénaïde comme un secret confié, c'était la blancheur éblouissante de sa peau. Je lui tire-bouchonnais les orteils, lentement, doucement. C'était cela, son point faible : les pieds.

ZÉNAÏDE : J'ai sucé, voilà la vérité. J'ai sucé pour le confort, pour la sécurité. Pour les fringues de marque, les petits cadeaux, par paresse. J'ai fait la pute. Comme tant d'autres, y compris bon nombre d'épouses légitimes ou de maîtresses

ordinaires ; enfin, ça n'excuse pas. Quand tu l'as fait un certain nombre de fois en sachant que ce n'est pas du tout par plaisir, ensuite tu dézippes et tu n'y penses pas ; tu le fais en te disant, dans une case de ton cerveau, que c'est ce que tu as de mieux à faire, vu ta situation, parce que la contrepartie c'est un certain confort, un certain style de vie, un standing. Je caricature, il faudrait nuancer. Mais en gros ça se résume à ça... Le plus dur, c'est de continuer à aimer cette fille qui se lave et qui te dit : « Je suis toi. » Que tu surprends dans la glace, assise sur la lunette des W-C, tremblante, effarée, attendant que ça coule. Et qui te dit : « Je suis toi, Zénaïde. Et tu n'es que moi. » C'est ça qui est dur : continuer à s'aimer. À se supporter. À ne pas avaler le tube de Dolsom®. Tu n'as pas connu ; pour les filles trans de ma génération, le Dolsom®, c'était un peu la pilule du lendemain. Deux comprimés et un demi-verre de whisky effaçaient tout. Tu ne te souvenais plus de qui, de quoi, ni de comment... Coûte que coûte, tu te raccroches à ton confort, tu appelles ça une revanche sociale, tu te fais ton cinéma... J'ai arrêté d'écrire, de peindre, de dessiner, j'ai arrêté de lire, j'ai même arrêté de réfléchir... J'ai encaissé des chèques. J'ai géré ma vie comme une petite entreprise. J'avais un carnet d'adresses haut de gamme, des *relations*, comme on dit. Et puis j'ai eu quarante-huit ans... J'ai déjà vécu plus longtemps que ma mère. Et je me demande bien pourquoi...

Il y eut un silence.

Quarante-huit ans, pensai-je, elle fait sa coquette, la miss ; elle est plus proche de cinquante-cinq, selon Zaza. (Et de soixante, selon d'autres sources.)

Chopin, en boucle. Des bruits de pas précipités, dans la rue. Un gémissement langoureux, dans la pièce voisine. Hermès, le caniche, roupille sur son coussin ; il doit rêver.

J'ai dit à Zénaïde :

– Tu as recommencé à peindre...

– Et même à écrire ! m'a-t-elle rétorqué. Pas des poèmes : pour cela il faut de l'innocence et de la fraîcheur, et il y a longtemps que je n'en ai plus. Dorénavant, je serai intelligente. C'est beaucoup plus facile.

– Anna-Lisa m'a dit que tu travaillais sur une anthologie...

– C'est plutôt une collection d'articles sur des textes peu ou mal connus, ou dont je propose une lecture nouvelle. Par exemple un roman d'Hemingway, très étonnant, qui s'appelle *Le Jardin d'Éden* et qui aborde très directement et très délicatement la question de la métamorphose transsexuelle. Ou l'*Odyssee* d'April Ashley, qui fut la collègue de Coccinelle et de Bambi aux beaux jours du Carrousel. C'est très *british*, très tabloïd et très drôle. Ou encore les *Mémoires d'un névropathe*, de Paul Schreber. Un texte à la fois mythique et fort peu lu. Et d'ailleurs littéralement *illisible*...

– Que veux-tu dire ?

– Paul Schreber, c'est le fameux « président » que Sigmund Freud a rendu si célèbre en faisant de lui le modèle du paranoïaque. Il venait tout juste d'être nommé président de la cour d'appel de Dresde, un poste très élevé dans la magistrature, quand il péta les plombs. Il fut aussitôt interné, à sa propre demande, et c'est à l'asile, plusieurs années plus tard, qu'il commença à rédiger ce qui allait devenir ses *Mémoires*, un texte absolument hors normes. C'est un gros bouquin touffu et grouillant ; pour te donner une idée, ça tient du *Jardin des délices* de Jérôme Bosch et de *La Guerre des étoiles*... Il y raconte comment et pourquoi Dieu a décidé que lui, Paul Schreber, doit se transformer en femme. Il doit même se faire féconder par Dieu et enfanter

une nouvelle humanité! Attention, Schreber fait très fort! Quand il hallucine, c'est dans les grandes largeurs! Mais aujourd'hui, il est devenu quasi impossible de lire Schreber de manière neutre et sans *a priori*, parce que son témoignage a été complètement kidnappé et phagocyté par Freud. Pour Freud, c'est tout simple, Schreber est un paranoïaque et un homosexuel refoulé. Lacan passe derrière et en rajoute une couche : la forclusion du Nom-du-Père, la défaillance de la fonction paternelle, *et caetera*. Tu demanderas à Anna-Lisa qu'elle t'explique, elle sait tout ça beaucoup mieux que moi... Soit dit en passant, le docteur Lacan aborde la question transsexuelle en reprenant le cas Schreber, qu'il n'a jamais vu de sa vie, et pour cause puisque Paul Schreber est mort et enterré depuis longtemps, alors même que l'histoire de Christine Jorgensen, l'ex-GI devenu une belle blonde, a fait le tour du monde et que Coccinelle triomphe chez Madame Arthur, à quelques stations de métro de son cabinet... Ça en dit long sur la clairvoyance de l'individu... En tout cas, les gloses de Freud et de Lacan, si brillantes ou débiles soient-elles, font que le texte de Schreber est devenu pratiquement illisible. Ils en ont fait un « cas clinique ». À partir de là, et c'est un moment clé, on psychiatrie toute la problématique TS. Se déclarer transsexuelle, ça relève, quelque part, de la maladie mentale. Note bien : une transsexuelle peut aussi, par ailleurs, être ou devenir psychotique. On en connaît quelques-unes. Mais que je sache, ça arrive aussi aux non-transsexuelles.

– Et ce monsieur Schreber, tu penses qu'il n'était pas psychotique?

– Le comble de cette histoire, c'est que personne ne sait au juste de quoi il souffrait! Aujourd'hui, on dirait probablement : dépression sévère ou peut-être syndrome mélancolique. On l'interne, le temps passe, état stationnaire.

Et du jour au lendemain, il sombre corps et âme dans le chaos et le délire... Il s'effondre, littéralement. Il est devenu fou. Le malheureux est resté enfermé une dizaine d'années à l'asile, dans un contexte souvent épouvantable. Maltraité, battu. Son titre de « patient le plus illustre de la psychiatrie », on peut dire qu'il l'a chèrement payé. Et au final on l'a réduit à cela : un patient. Un cas.

– On sent que ça te met en colère...

Zénaïde eut un petit rire sec et elle embrassa un coussin, qu'elle serra sur sa poitrine.

– Oui, un peu, reconnut-elle. Je pense qu'il mérite mieux que ça... C'est un personnage réellement hors du commun. Il est d'une sincérité totale, jusque dans les détails les plus intimes, les plus honteux. Il se bat jusqu'au bout pour sa dignité. Quand il raconte sa métamorphose en femme, il n'en fait pas un fromage métaphysique ou un roman érotique genre *La Vénus à la fourrure*... Non : il rapporte une expérience vécue, à la fois douloureuse et voluptueuse. Il y a dans son témoignage de l'effroi et des délices qui sont typiquement ceux des transsexuelles. On sent qu'on est dans le vécu, et non dans le fantasme. Et pour preuve qu'il n'était pas si fou : il a le souci de l'autre, de sa femme, de ses proches. Il aime, il souffre. Ce qu'il raconte, il l'a ressenti au plus profond de son être. Il le dit lui-même, en toutes lettres : jusque dans ses nerfs...

– Mais on ne savait pas ce que c'était, en ce temps-là, la transsexualité.

– Tu as raison. C'est pourquoi je pense que nous sommes le produit de notre époque.

– C'est-à-dire ?

– Paul Schreber, pour moi, c'était un transsexuel avant l'heure. Avant les hormones et la chirurgie de réassignation. Avant Lili Elbe et Christine Jorgensen. Il arrive trop tôt.

Du coup, sa féminité, il n'a absolument pas d'autre choix que de l'assumer dans la folie. Alors que cinquante ans plus tard il aurait pu se faire appeler Kiki Moustique et mettre le Tout-Paris à ses pieds.

– Tu vas quand même un peu vite en affaires, non ?

– Pas tant que ça ! Figure-toi que Lili Elbe, qui fut probablement la toute première TS, a eu sa réassignation sexuelle à Dresde, dans la clinique de Kurt Warnekros, qui était un gynécologue réputé. Celui-ci n'a d'ailleurs pas hésité à lui greffer un utérus et des ovaires. C'était en 1930 ; évidemment la greffe n'a pas marché et Lili est morte quelques semaines plus tard. C'est pour cela qu'elle avait choisi le patronyme *Elbe* (pour l'état civil, elle s'appelait Wegener) : en hommage au fleuve qui arrose Dresde, qu'elle considérait comme sa ville natale, la ville de sa renaissance. Et c'est là qu'elle est enterrée, peut-être dans le même cimetière que Schreber. J'imagine que ce serait un réconfort pour lui...

Zénaïde se redressa sur un coude et vida sa flûte de pétillant.

– Tu m'assoiffes ! dit-elle en plaisantant.

– Anna-Lisa est très impatiente de lire ton article. Moi aussi.

Elle approcha un gros coussin et se laissa retomber sur le dos, dans une pose qui donnait une impression, peut-être fausse, de naturel.

– Tu es gentille, répondit-elle dans un sourire charmeur et calculé. C'est pourtant une histoire pas marrante du tout.

– Tu la racontes bien. Et moi, je n'aime pas les histoires marrantes.

– Que tu es sotté ! Et dire que moi aussi, autrefois, je pensais ça ! Maintenant, je t'assure que je préfère les histoires drôles ! Viens. Allonge-toi un moment à côté de moi.

Son corps blanc sur le jeté de lit imprimé de grosses roses bordeaux resplendissait telle une offrande. Je me couchai sur le côté, le long de son flanc, en veillant à ne pas froisser ma jupe. Elle fermait les yeux ; sur ses paupières brillait un fard doré, minéral comme des paillettes de mica. Je m'appuyai sur un coude et posai ma joue contre la paume de ma main.

– Dès que je t'ai vue, Juliette, j'ai été jalouse de toi. De ta jeunesse, de ton front réfléchi, de ta bouche athénienne de déesse grecque. De la petite étudiante sage et sérieuse que tu es. Tu ressembles à la fille que j'aurais voulu être, à ton âge.

C'était un peu gênant. En même temps, que dire ? Je décidai au bout d'un instant que ça n'appelait pas de mise au point de ma part. Je me contentai de murmurer :

– Tu exagères.

Elle était belle. Merveilleusement nue : on aurait dit un paysage, un Sahara sous la lune. Ses hanches étaient anguleuses comme des dunes dévorées par le vent. Les os iliaques saillaient d'une manière qui était un peu douloureuse à regarder.

– Dis, Zénaïde...

– Oui ?

– Je voulais te demander... Tu penses réellement que les personnes transsexuelles ne sont pas folles ? Je veux dire... Folles, quoi.

– Mais si ! Bien sûr qu'elles sont folles !

– Tu te moques...

– Non, mon chou. Les psychiatres adorent mettre des étiquettes sur les gens. On n'imagine pas la jouissance qui consiste pour eux à poser un diagnostic. À mettre une personne dans une case d'un tableau nosologique. La demande de changement de sexe, pour un psy, c'est la

signature du délire. D'une forme particulière de délire partiel. Admettons. Et après? Qu'est-ce que la psychiatrie a de mieux à proposer à une transsexuelle? Des années de psychothérapie en face-à-face et du Prozac®. Si tu n'es pas déjà folle, tu es sûre de le devenir. Et franchement, un grain de folie, ça n'a jamais fait de mal à personne. C'est ce qui rend la vie supportable.

Elle s'empara doucement de ma main et la posa à plat sur la bosse un peu dure de son mont de Vénus. Elle frotta ma paume contre sa courte toison pubienne.

– Qu'est-ce qu'un psy peut comprendre à ça? Et pourquoi ils comprendraient, quand moi-même je ne comprends pas? Tu connais l'expression que Lacan utilisait? « Se faire couper la queue... » Quand ça ne les dégoûte pas, ça les émoustille... Qu'ils aillent au diable! C'est *mon* corps.

À ma surprise, je vis sourdre une larme au bord de ses paupières. Chopin, toujours. Toutes ces notes, comme si elles coulaient d'un ruisseau ou d'une fontaine, d'une pureté cristalline. Dans la rue, en bas, un alcoolique vociféra.

– On est toute seule dans sa peau, Juliette. Sage ou folle, on est seule. Sois folle, va.